

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE
FEUILLETON.
RECUEIL DE LITTÉRATURE.

VOL. II.

MONTREAL, 15 FÉVRIER. 1867.

No. 10.

SOMMAIRE.—Avis des Éditeurs.—
Chronique de la Quinzaine.—Littérature
Étrangère: Légendes et Histoires Irlan-
daises.— Variétés.— Annonces.

Avis des Éditeurs.

Nous avons en mains quelques col-
lections de la première année du *Feuil-
leton* (brochées) dont nous pouvons
disposer. Nous engageons nos nouveaux
abonnés à se procurer la première an-
née qui forme un joli volume de près
de quatre cents pages. Nous la leur
enverrons (*franco*) pour la modique
somme d'une piastre et vingt-cinq cen-
tins.

Nous invitons les amis de notre pu-
blication résidant dans les localités où
nous n'avons pas d'agent de former des
clubs d'abonnés.

Toute personne qui enverra la sous-
cription de cinq abonnements aura droit
de recevoir le *Feuilleton* gratis pendant
six mois; et celles qui enverront la
souscription de dix abonnés auront droit
à une année d'abonnement, ainsi qu'à
la Prime.

Le prix de l'abonnement aux États-
Unis est d'une piastre et cinquante
cents, en *greenbacks*.

J. B. BOURDEAU, GÉRANT.

Chronique de la Quinzaine.

Le fait le plus intéressant pour nous
durant la dernière quinzaine, est sans
contredit l'ouverture du Parlement an-
glais, le cinq du courant, parce qu'il
va inscrire dans les pages de l'histoire,
l'adoption ou le rejet de la Confédéra-
tion des Colonies Anglaises de l'Amé-
rique du Nord. — La reine vêtue avec
magnificence a elle même présidé à
l'ouverture.

La foule sur son passage, n'a pas mon-
tré l'enthousiasme accoutumé, et le cri
de "réforme" est même sorti de différents
points de la foule.

C'est le 11 qu'à eu lieu la grande dé-
monstration des Réformistes dans les
rues de Londres, la procession se com-
posait de plus de vingt mille hommes et
défilait sous les regards de deux cent
mille spectateurs. La musique et les
inscriptions des bannières témoignaient
plus ouvertement que des cris et des
vociférations, du but de cette démonstra-
tion des classes ouvrières. Cependant
grâce à l'habileté des chefs des deux
partis, tout s'est passé dans l'ordre, au
milieu du plus vif enthousiasme. Le
soir une députation s'est rendu chez M.
Gladstone; elle a été favorablement ac-
cueillie; le lendemain, il était rumeur
dans la capitale que M. Disraeli préparait

un plan de réforme, qu'il doit présenter au Parlement.

C'est ainsi que le gouvernement anglais sait dans l'occasion faire des concessions qui lui semblent justes, quand les mauvaises passions ne viennent pas le rendre sourd aux prières et aux menaces de l'opprimé.

On s'attend à ce que lord Carnarvon présentera cette semaine même le projet de loi relatif à la Confédération.

Les membres du cabinet anglais expriment l'espoir de voir l'Europe en paix encore longtemps, malgré l'attitude menaçante que prennent les affaires d'Orient. Ils auraient dû ajouter comme nouvelle preuve d'une longue paix, les armements gigantesques qui se font en ce moment chez toutes les puissances ; la France et l'Angleterre réorganisant leur marine et leur armée, et adoptant les armes les mieux perfectionnées du jour ; la Prusse ouvrant de nouvelles écoles de cadets et inventant de nouveaux fusils à aiguilles, plus meurtriers que les premiers ; la Suède, le Danemark, la Suisse, l'Autriche, fusant de toutes parts de nouvelles levées de troupes, et adoptant le meilleur système d'armements reconnu ; la Russie refusant tout congé à son million de soldats ; la Porte augmentant de 150,000 hommes le nombre de ses troupes ; le gouvernement Grec enfin, avertissant les autres puissances qu'il va suivre l'entraînement général en prévision d'une guerre prochaine. Les ministres anglais peuvent avoir raison de croire à une longue paix, mais il faudra d'après toutes les apparences, une rare habileté diplomatique pour éviter le fléau qui menace l'Europe, car tout semble annoncer une rupture prochaine entre la Turquie et la Grèce.

Afin d'éviter la guerre si c'est possi-

ble, le gouvernement Français agissant au nom des grandes puissances Européennes, s'occupe des réformes à opérer en faveur des chrétiens de la Turquie. D'un autre côté la Porte a résolu de faire des concessions aux Crétois, et elle nommera bientôt un gouverneur chrétien pour l'île de Candie. On pense que ces concessions lui ont été fortement recommandées par la Russie.

L'Empereur Napoléon III. dans un décret en date du 19 Janvier, a proclamé la sanction d'un bon nombre de réformes dans le Sénat ; elles étaient demandées et attendues depuis longtemps. L'Empereur espère, que tout en concédant ces libertés, le pouvoir qui lui est confié continuera à se maintenir sur des bases solides.

C'est au prince Napoléon que sera confié la direction de l'Exposition de Paris.

Au Mexique, Maximilien continue de lutter assez énergiquement contre les Juaristes ; il n'y a pas eu encore de grandes batailles ni d'actions décisives entre les armées ennemis. Il y a eu cependant plusieurs rencontres où tour à tour le succès a couronné soit les uns soit les autres. Juárez se dirige sur Mexico avec toute la promptitude qu'il peut y mettre. Les capitalistes de Mexico ont dû verser dans le trésor de l'état un million et demi de piastres d'emprunts forcés. Bon nombre d'évêques mexicains vont dit-on partir avec les soldats français.

L'enquête contre le Président des États-Unis se continue avec lenteur. Les journaux américains nous apprennent que les témoignages déjà recueillis forment à l'heure même une preuve suffisante pour autoriser la mise en accusation de Johnson ; celui-ci n'a cependant pas encore fait entendre aucun de

ses témoins. Le même Comité s'occupe aussi des recherches sur la prétendue complicité de Jeff Davis dans le meurtre de Lincoln. Le fameux assassin Surratt que la police américaine prétend ramener en ce moment du fond de l'Égypte, sera dit-on entendu sur ce sujet si tôt son arrivée. Le *World* dit qu'un nouveau plan de restauration va être soumis par le Président dans son message au 40ème Congrès.

A Montréal la nomination pour les élections municipales a eu lieu cette semaine; le maire Starnes a été réélu par acclamation.

Vendredi le premier Courant, la fête de St Ignace a été chomée avec l'enthousiasme ordinaire. La veille les élèves du Collège Ste Marie, et le lendemain les étudiants en médecine du Collège canadien, maintenant: Victoria Collège Cobourg ont tour à tour présenté une adresse à notre digne évêque. Dans la soirée il y a eu une magnifique séance littéraire et musicale, donnée, en l'honneur de sa Grandeur, par la compagnie des Gardes de l'Évêque; le tout admirablement réussi.

A propos de concert nous avertissons nos lecteurs qui veulent entendre de la musique de premier ton, d'assister en foule au concert qui se donnera mardi soir le 21 février; sous l'habile direction de M. A. Boucher, les premières artistes de Montréal y prennent part; ils exécuteront deux chef-d'œuvres d'opéra: La sommanbule de Bellini, et la Bohémienne de Balfe. Cette musique se recommande assez elle-même pour nous assurer qu'il y aura foule.

L'Université Laval, a eu l'heureuse idée d'ouvrir un concours de Poésie, ou toutes nos bonnes plumes pourront exercer leur talent; le sujet qu'on a choisi pour cette année est: La découverte de

l'Amérique, par Christophe Colomb, sujet capable d'exciter jusqu'à l'enthousiasme d'un chroniqueur.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

Legendes et Histoires Irlandaises.

IMITÉES DE SAMUEL LOVER.

LE GRAND NAVIGATEUR. BARNY O'REIRDON.

Il allait, il allait, plus
loin qu'on ne peut dire.

(*Vieille ballade.*)

I

DÉPART DE BARNY.

Un des types les plus prononcés du caractère irlandais est la résolution bien arrêtée de ne jamais avoir le dessous en aucune circonstance.

« On a prétendu, dit Lover, que le mobile du caractère irlandais est la vanité, et qu'elle se formule dans un entièrement peu commun; mais ne vaut-il pas mieux penser qu'une vive émulation est la source d'une persévérance et d'une hardiesse qu'on appellerait à tort de l'obstination et de la témérité? »

Quoi qu'il en soit, nous passerons, sans plus de réflexions, à une histoire qui, mieux que les considérations les plus longues, pourra éclaircir la question, l'histoire de Barny, le grand navigateur.

Barny O'Reirdon était un pêcheur du petit port de Kinsale. Jamais un plus brave marinier n'avait jeté ses filets dans les eaux de l'Océan; et Barny n'était seulement un bon compagnon très-amateur du wiskey, de la rosée de la montagne, comme disent les Irlandais, quand ils parlent de cette liqueur favo-

rite, la cousine germaine du genièvre, mais, il était remarquable aussi par cette humeur joviale qui, chez les Irlandais de la classe inférieure, s'épanche en pluie de calembours et de bons mots et en coq-à-l'âne, impossible pour tout autre peuple que pour les habitants de la verte Erin.

Barny O'Reiridon était un personnage fort important parmi les pêcheurs ses camarades, et jouissait d'une réputation bien méritée de garçon habile et intelligent dans sa partie: peu de bateaux rapportaient autant de poisson au marché de Kinsale que celui de Barny. Son opinion en manière de pêche faisait loi, et dans son petit monde il était ce qu'on pourrait appeler en style de Théâtre un chef d'emploi; ce que César aurait voulu être s'il n'avait été que le second à Rome, le premier de son village. Mais, en sa qualité de grand homme et de premier rôle, Barny était très-jaloux de son influence et de son crédit; car, plus la sphère on l'on exerce son pouvoir est restreinte, plus il semble qu'on y tient, comme si l'orgueil comprimé dans un être voit l'espace n'en était que plus vif, et que nous fussions d'autant plus avares du peu dont il nous est donné de jouir.

Barny, l'oracle des pêcheurs et des marchand d'huîtres de Kinsale, était donc horriblement jaloux.

Attablé un soir dans un des cabarets du village avec d'autres pêcheurs, il était entré en conversation avec ce qu'il appelait une *voile étrangère*, c'est-à-dire un inconnu qu'il croyait rencontrer pour la première fois; et qu'il était disposé à traiter comme un ignorant du hant de sa supériorité nautique. Mais l'étranger, de son côté, ne se montrait pas le moins du monde enclin à s'incliner devant Barny et sa science.

— Allons, allons, monsieur O'Reiridon, finit-il par lui dire, à quoi sert tout ce bagout? *Un chien mordrait son père*, à vous entendre parler comme si vous étiez Christophe Colomb ou sir Crusty-phiz Wrán, quand tout le monde sait que vous n'êtes jamais allé qu'à la pêche des huîtres et des crabes!

— Qui vous a dit ça? reprit Barny.

Qu'en savez-vous, petit prodige, vous qui avez pu tout au plus pêcher dans une écuelle avec votre grand-mère!

— Très-bien, dit l'étranger.

— Et comment vous permettez-vous de m'appeler par mon nom? reprit O'Reiridon.

— Ne vous inquiétez pas de cela, dit l'inconnu; votre cousine Molly Mullins me connaît bien, et voyez-vous, je vous connais, vous et les vôtres, comme la mère qui vous a portés. Oui, monsieur, et je suis au fait tout ce que vous avez en tête, comme si j'étais dans votre *ceruelle propre*, Barny O'Reiridon!

— Sur mon âme! alors vous connaissez de meilleures pensées que les vôtres, monsieur Brûle-la-politique; si c'est ainsi qu'on vous appelle.

— Non, ce n'est pas ainsi qu'on m'appelle; mon nom vaut bien le vôtre, faute de mieux, monsieur O'Reiridon, et je m'appelle O'Sullivan.

— Un nom n'est qu'un son; reparti sentencieusement Barny; et ne dit pas le bien ou le mal qu'il y a à dire d'un homme.

— Bien! ou! mal! je suis votre cousin issu de germain du côté de votre mère.

— Et c'est toi le gaillard qui est parti d'ici il y aura quatre ans à la Chaudelour?

— Comme vous le dites.

— Tu devrais avoir d'autres manières avec tes aînés, quoique je sois content de te revoir; mais il n'y a rien comme de voyager un peu pour nous donner des prétentions, dit Barny avec un certain mépris.

— Ma foi, jamais il ne m'est arrivé de me vanter, pour ma part; mais comment un homme qui a passé sa vie à pêcher près de la côte peut-il se comparer à celui qui est allé à l'Fin-gal?

Ceci mit un terme à la discussion. Où était l'ingal? Barny n'en avait pas la moindre idée; mais, décidé à ne pas avouer son ignorance, il couvrit sa retraite avec l'adresse habituelle à ses compatriotes, et noya toute l'amertume de la discussion dans les flots de compliments qu'il s'empressa d'adresser à son cousin sur son heureux retour.

Le wiskey passa à la ronde, et la conversation commença à prendre un tout autre tour qu'au moment où une querelle avait été, si près d'éclater, entre Barny O'Reirdon et son cousin O'Sullivan.

On parla de la récolte, des corvées à faire sur les routes, des fermiers du voisinage, dont on discuta le mérite.

— Ma foi, dit l'un, ce champ d'avoine de Michel Coghlan est le plus beau champ que des yeux mortels aient jamais vu ; le diable si, pour moi, j'en ai jamais vu de pareil. Certes, dit un autre, ça fera une belle moisson, et je ne puis m'expliquer comment ce Michel, qui est un bon homme, daigne un homme simple, a de plus belles récoltes que Pierre Kelly de là grosse ferme, qui sait tous les secrets de la terre, qui est savant comme le diable et se sert de tout les grands mots de la langue.

— Il parle comme un prédicateur dans sa chaire, dit le premier interlocuteur, mais il n'est pas digne de dénouer les cordons de souliers de Michel Coghlan en fait de fermage.

— Eh bien ! reprit l'enthousiaste de la science, il a rencontré l'autre jour l'intendant du lord, qui est un homme joliment éduqué, et il fallait voir Pierre Kelly, lui, river son clou, au point que l'Écossais n'a pas trouvé dans sa mâchoire un mot à lui répondre.

— Le beau mérite que d'être plus bavant qu'un Écossais.

— Quoi donc ! répondit l'ami de Kelly, il me semble que, lorsqu'on peut retourner ainsi l'intendant écossais, on doit en savoir plus sur le fermage que Michel Coghlan.

— Ne me parlez pas de science, dit l'autre d'un ton assez méprisant. Je veux bien qu'il sache en dégoiser et qu'il ait la langue bien pendue, très bien. Je reconnais qu'il a de la théorie et de la chimisterie ; mais ce qu'il n'a pas, ce sont les récoltes. Or l'homme qui a les récoltes, c'est pour lui que j'ouvre ma bourse.

— Tu as raison, mon garçon, dit O'Reirdon avec un coup de poing d'approbation qu'il donna sur la table,

les actes valent mieux que les paroles.

— Ah ! vous pouvez attaquer la science tant que vous voudrez, dit l'avocat de la théorie, mais la science est une belle chose, et sans elle, où en serait le monde ? où en seraient les bateaux à vapeur sans la science ?

— Les bateaux à vapeur, dit O'Reirdon, le diable si j'en vois l'utilité ; mieux valent mille fois le vent et les voiles. A quoi servent-ils ? A changer de bons matelots en filles de cuisine qui font bouillir une grande marmite d'eau chaude et qui jettent du charbon sur le feu. Ah ! ces bateaux à vapeur sont une honte pour des marins ; on dirait de vieilles cheminées qui fument du matin au soir.

— Croyez-vous donc que ce ne soit rien d'aller plus vite que n'alla jamais aucun vaisseau ?

— Bah ! est-ce que Salomon, reine de Saba, n'a pas dit qu'il y avait temps pour tout ?

— Je le vois, dit O'Sullivan, vous êtes pour le vieux proverbe : " Ne faites jamais aujourd'hui ce que vous pouvez faire demain."

— Vous reconnaîtrez au moins qu'on fait maintenant quelques travaux utiles dans la rade de Howth, près de Dublin ?

— Il faudra voir, dit l'obstiné O'Reirdon.

— Mais, mon brave homme, vous ne pouvez nier qu'il soit très-bien d'enlever d'énormes rochers du fond de la rade.

— Qu'y a-t-il là de si merveilleux ? nous en avons fait autant ici.

— Sans doute, seulement c'était quand la marée était retirée et que les rochers se trouvaient à sec ; mais, dans la rade d'Howth, on enlève d'énormes rochers du fond de la mer.

— Diable ! et comment font-ils ça ?

— Eh ! voilà l'affaire, voilà ce que fait la science ! et c'est merveilleux, voyez-vous ? Et voilà comme on m'a dit que ça se faisait, car je ne l'ai jamais vu ; mais j'ai entendu le lord en faire la description à des messieurs et à des dames dans son jardin, un jour que j'ai

dais son jardinier. L'ingénieur descend au fond de l'eau et y reste autant qu'il lui plaît.

— Eh bien ! après ? N'ai-je pas entendu le grand matelot qui venait des Indes et de chez les Turcs, bien plus loin que les Indes, raconter que là les ingénieurs vivent sous l'eau ; ça va chercher des diamants, un marteau à la main, et ça brise les diamants, quand ils sont gros, pour qu'on les emporte, absolument comme on casse des cailloux sur la route.

— Je ne dis pas le contraire ; mais voilà comme l'ingénieur du lord descend dans la mer ; il a une petite cloche, et tant qu'il la fait sonner il ne peut lui arriver aucun mal.

— Voilà qui est commode ! Mais c'est un rêve.

— Non, c'est une réalité.

— Alors c'est peut-être une cloche bénite, dit O'Reidon en se signant (1).

— Non, ce n'est pas une cloche bénite.

— Allons donc ! me croyez-vous si sot que de donner là dedans, comme s'il pouvait suffire de sonner une cloche, à moins que ce ne fût une cloche bénite, pour faire quelque chose de pareil ? Je vous dis que c'est impossible.

— Rien n'est impossible à Dieu.

— Certes, je ne le nie pas ; je dis que l'affaire de la cloche est impossible.

— Mais, reprit O'Sullivan, ce n'est pas tout à fait comme cela que ça se passe ; ça n'est pas en sonnant la cloche, c'est...

— Voilà bien des paroles, reprit O'Reidon d'un ton d'impatience ; s'agit-il d'une cloche, oui ou non ?

(1) Il y a un relique qui appartient à la famille du Mac'Nomara, dans le comté de Clare, dit Lover, appelée la cloche bénite des Mac'Noramas ; on jure sur cette cloche dans des cas de grande importance ; car les paysans regardent la violation d'une parole donnée sur cette cloche bénite, quelle que soit l'origine de cette tradition, comme un sacrilège qui interdit au coupable tout espoir de salut.

— Il s'agit d'une cloche, dit O'Sullivan.

— C'est ce que je vous ai dit, reprit l'auteur du récit.

— Oni, mais ce n'est pas en sonnant la cloche qu'on fait la chose.

— Eh bien ! reprit l'autre d'un ton à moitié offensé et hautain, comment se fait-elle.

— Elle se fait, dit O'Sullivan, dont le regard vainqueur rendit avec usure à son adversaire le mépris qu'il lui avait montré, par la *géométrie* !

— La *géométrie* ! voilà un beau mot !

— Ah ! je comprends maintenant, reprit O'Reidon avec une affection de profondeur. Mais dire que ça se fait en sonnant une cloche, c'est une véritable histoire de l'autre monde, à moins, comme je l'ai dit, que ce ne fût une cloche bénite, gloire à Dieu !

— Et ainsi vous dites, monsieur, que ça s'est fait par la *géométrie* ? dit l'enthousiaste de la science.

— Oui, monsieur, dit O'Sullivan d'un air de triomphe d'autant plus marqué que l'auditoire était entraîné maintenant par le seul nom de *géométrie*.

— Eh bien ! comme vous voudrez. Il y a des gens quelquefois qui ne veulent pas entendre raison ni croire à la science, et vous pouvez dire, si vous voulez, que c'est la *géométrie* ; mais j'ai entendu des personnes qui en savaient plus que vous dire...

— Que le ciel vous confonde tous les deux, dit O'Reidon ! que diable allez-vous encore vous disputer devant cette bonne liqueur qui est là sur la table ? Allons, mère Quigley, apportez-nous un autre pot, s'il vous plaît ; voilà comme il faut causer. Eh ! vous pourriez parler à vous rendre jaunes de toutes vos inventions, de vos bateaux à vapeur et de vos cloches ; mais longue vie gloire à la mesure des Trois-Royaumes ! Voilà une belle invention !

Et il but à même du vase qu'on venait de remplir une longue rasade qui prouva, de la manière la plus péremptoire, que cette nouvelle mesure était une mesure fort agréable à Barny.

Après ce pot et plusieurs autres, il

n'aurait pas été facile de suivre le cours de la conversation engagée dans le cabaret de Kinsale.

Le lendemain matin, Barny O'Reirdon sortait de sa cabane plus tard qu'à l'ordinaire, et ses yeux offraient le témoignage parlant, de l'orgie de la veille. Il n'avait pas mal à la tête cependant soit que Barny eût gagné trop de chevrons sous les drapeaux de Bacchus, soit que la mère Quigley eût raison de dire "qu'il n'y avait pas un mal de tête dans un tonneau de la liqueur qui se vendait chez elle." Il est difficile d'être fixé à cet égard, mais je pencherais plutôt pour la solidité de la tête de Barny et sa rare expérience comme buveur.

Cette déclaration de la mère Quigley est sur les lèvres de tous les bons vivants d'Irlande, et c'est la formule qu'ils débitent à leur propre table :

— Ne craignez rien, mes enfants, c'est de la bonne espèce. Il n'y a pas, dans un tonneau de cette li-queur-là, un seul mal de tête !

Barny flânait en fronçant ses épais sourcils, tandis qu'il regardait le soleil pour voir l'espèce de temps qu'il faisait et qu'il portait la main à son front ; ce geste fréquemment montrait assez que Barny trouvait le temps lourd.

Il se retira enfin dans un champ voisin, où il s'étendit au soleil et commença, comme dit Shakspeare, à ruminer des pensées douces et amères. Barny, qui cuvait là son wiskey en rêvant, songea d'abord à son importance dans le village ; mais un souvenir important lui revenait sans cesse : l'impertinence de cet O'Sullivan, qui n'était qu'un gamin, un vrai gamin quand il était parti de l'endroit, et qui revenait pour en remonter à ses aînés ! C'était intolérable ! Barny sentait son autorité ébranlée. Que ferait-il dans une telle circonstance ? Resterait-il sous le coup d'une pareille situation ?

Le nom seul de Fingal lui était odieux : plus de repos pour lui tant qu'il demeurerait dans cette humiliante condition d'infériorité où l'avait jeté le retour O'Sullivan. Qui serait le premier du village, lui ou son cousin ? Toute la question était là ! Boileau a dit la lutte livrée pour un lutrin ; que sortirait-il

des projets roulant dans la tête de Barny O'Reirdon pour reconquérir son rang dans le village ? Il songeait d'abord à quitter Kinsale ; mais la fuite n'est que l'aveu d'une défaite, et il ne put s'arrêter à une telle pensée. Non ; il resterait malgré tous les O'Sullivan du monde, malgré toute leur engeance, toute leur race.

Mais, en même temps il savait bien que ce nom odieux de Fingal allait toujours réentir à ses oreilles, car l'amour-propre vainqueur d'O'Sullivan et sa vanité flâtée lui en étaient garants.

Si Barny l'avait pu, il aurait fait rendre une loi qui eût puni de mort quiconque aurait prononcé le nom de ce maudit endroit ; mais, comme cela n'était pas au pouvoir de Barny, il se sentait malheureux, humilié. Qu'y avait-il à faire ?

Il était dans la situation perplexé, pour parler comme comme lui, "du chat qui est dans la boutique du tripier, et qui, dans l'embarras du choix, ne sait qu'emporter ;" il ne savait quelle voie suivre. A la fin, après s'être plusieurs fois retourné au soleil, une idée le frappa. Ne pourrait-il aller lui-même à Fingal ? et alors il marcherait l'égal de cet usurpateur O'Sullivan ! A peine cette grande pensée était-elle éclosée dans son esprit, que Barny se redressa sur ses jambes. C'était un autre homme ! Ses yeux étincelaient, il avait le pas assuré, il marchait droit, il sentait qu'il était redevenu Barny O'Reirdon tout entier : "Richard était rendu à lui-même."

Mais où était Fingal ? Là était le grand obstacle, car il y avait là un profond mystère pour Barny ; jusqu'à ce qu'il l'eût pénétré, il courbait la tête sous le niveau d'une honteuse infériorité.

Le lecteur dira peut-être naturellement : "Ne pouvait-il le demander ?" Non ; non, cela ne pouvait convenir à Barny ; cela eût été avouer son ignorance. Il mit donc son imagination à l'œuvre pour arriver à la découverte du mystère par quelque labyrinthe où sa vanité pût en toute sûreté se glisser au but qu'il se proposait. A cet effet, il fit dans sa tête cent châteaux de cartes, vains projets qui s'éroulèrent aussi vite

qu'il en avait construit le léger et frêle édifice, tandis qu'il se promenait sur le rivage de la mer, et il était à son centième plan, quand il rencontra le *grand matelot*, son ami, qui était allé aux Indes et chez les Turcs. »

Ce fut pour Barny une véritable trouvaille, beaucoup plus qu'il n'aurait osé espérer. De tous les hommes qui sont sous le soleil, le *grand matelot* était celui que Barny pouvait souhaiter le plus de pêcher pour parler comme lui, et il remercia le ciel d'un si beau coup de filer, le meilleur qu'il eût fait de sa vie !

Barny et le « grand matelot » ne se quittèrent pas de la journée, qui se termina, comme la veille, par une *discretion* de whiskey; mais, on cette occasion, ce ne fut qu'un *duo*.

Quelle fut, pendant tout ce temps, la nature de leur conversation ? Je ne m'attendrai pas à cet égard et j'en garderai le secret avec autant de soin que Barny lui-même. Je me contenterai de dire que Barny parut beaucoup plus heureux que la veille. Au lieu de porter son chapeau rabattu et de froncer le sourcil, les yeux fixés sur la terre, il marchait avec sa désinvolture habituelle et faisait en passant aux amis qu'il rencontrait son salut ordinaire; il roulait sa chiqué dans sa joue avec un air de suprême jouissance, et, si une question venait l'interrompre dans cette distraction nautique où il semblait se délecter comme mangeur d'opium, il prenait son temps pour répondre, humant ce parfum en amateur consommé, avec un heureux calme qui révélait un homme parfaitement satisfait de lui-même.

C'est dans ces agréables dispositions que Barny se dirigea vers la maison de Pierre Kelly, l'habile fermier dont il a été déjà question, pour mettre à exécution le plan qu'il avait formé d'égaliser, au moins, son cousin O'Sullivan. Il pensait que Pierre Kelly, étant un des hommes les plus riches des environs, pourrait se joindre à lui dans une « *speculation*, » comme il disait, et, dès qu'il arriva à « la grosse ferme, » il en accosta le propriétaire avec la formule usitée en Irlande :

— Dieu vous protège !

— Dieu te protège dans sa bonté ! reprit Pierre Kelly. Et qu'est-ce qui t'amène ici par ce beau temps, Barny, au lieu d'être en mer avec ton bateau !

— Oh ! j'y serai bientôt et j'irai au loin ; et c'est en partie pour cela que je suis venu vous trouver.

— Veux-tu donc que je t'accompagne, Barny ?

— Non, monsieur Kelly. Vous êtes un homme notable dans le pays, mais j'ai peur qu'en mer vous ne fussiez pas dans votre élément.

— Et de quoi veut-tu donc me parler ?

— Voyez-vous, monsieur, il s'agit d'une petite affaire, et, si vous vouliez venir avec moi faire un tour dans le champ de pommes de terre qui est là, je vous en serai fort obligé, et peut-être vous dirai-je quelque chose qui ne vous serait pas désagréable.

— Tu es le bienvenu, Barny, dit Pierre Kelly.

Barny et Pierre Kelly passèrent dans le champ de pomme de terre.

Barny ouvrit la tranchée et fit le siège de Pierre Kelly, auquel il vanta les profits que beaucoup de ses voisins avaient réalisés par des exportations de pommes de terre.

— Et, ma foi, dit Barny, pourquoi n'en feriez-vous pas autant, et ne les avez-vous pas là sous la main ? N'est-ce pas comme si elles vous disaient : « Pierre Kelly, que ne tirez-vous profit de nous ? » Et le bateau est-là dans le port, et je ne sache pas qu'il y en ait ici un meilleur.

Je ne le crois pas, Barny, car, si je pense où nous sommes maintenant, certes, il n'y a pas ici de bateau comparable au tien.

Et Pierre rit beaucoup de sa plaisanterie.

— Oh ! bien, bien, vous savez ce que je veux dire, et le bateau est un vrai bijou ; et quand à celui qui le commande, je crois n'avoir rien à dire à cet égard.

Et Barny fit mouvement de tête et un geste de la main, en homme qui savait s'apprécier lui-même.

Pour abrégé, il réussit à convaincre Pierre Kelly.

Ils ne s'accordèrent pas cependant sur l'objet de l'exportation. Barny avait proposé des pommes de terre; Pierre prétendit qu'il y en avait assez là où il se rendait; Barny répondit que "les pommes de terre étaient quelque chose de si bon, qu'il n'y en avait jamais de trop."

Mais Pierre, qui était initié à tous les secrets de la terre, "qui savait la théorie et la chimistrie," détermina Barny à faire une garnison de *scalpeens*, nom qu'on donne en Irlande au maquereau salé, oubliant que dans la baie de Dublin les harengs étaient en abondance, meilleurs, à plus bas prix et à la portée des habitants de Fingal; mais d'autres spéculateurs n'ont pas mieux fait que l'ingénieur Kelly. Après tout, qu'importait à Barny d'avoir une cargaison de pommes de terre ou de *scalpeens*, pourvu qu'il eût l'honneur et la gloire de devenir un grand navigateur et de ne le céder en rien à O'Sullivan!

La cargaison fut donc transportée dans le bateau, et tout se trouva préparé pour aller en mer: il ne manquait plus que les ordres de Barny pour prendre le large.

Mais cet ordre, Barny ne le donnait pas, et, pour la première fois de sa vie, paraissait peu disposé à quitter le rivage.

Un de ses compagnons lui dit enfin.

— Eh bien! Barny O'Reirdon, que diable avez-vous! Pourquoi restez-là en musard quand le bateau est prêt et que la brise est superbe pour aller en mer?

— Ah! ne vous inquiétez pas; je crois que je sais mon affaire, et il est dur qu'on ne puisse pas mettre son bateau à la mer quand il lui convient.

— Oh! je pensais seulement que c'était malheureux de perdre une si belle brise, et...

— Eh bien! gardez vos pensées pour vous, et restez dans le bateau, comme je vous l'ai dit, et ne le quittez pas un instant car, voyez-vous, je ne sais pas quand il pourra me convenir de venir à bord et de mettre à la voile.

— Eh bien! tout ce que je puis dire, c'est que jamais avant ce jour je

ne vous ai vu avoir peur d'aller en mer.

— Qui dit que j'ai peur? dit O'Reirdon. Ne le répétez pas, entendez-vous, où je vous administre le plus fameuse correction que vous ayez jamais reçue; pour trois fétus de paille, je vous mettrais dans un tel état que votre propre mère ne vous reconnaîtrait pas?... Mais je méprise une telle calomnie, mon gars; jamais homme n'a vu Barny O'Reirdon avoir peur! Taisez-vous, bavard, et écoutez ceux qui valent mieux que vous! Que savez-vous en navigation? Vous croyez peut-être qu'il est aussi facile d'aller en mer que de pêcher?

Et Barny, lui tournant les talons, s'éloigna du rivage.

Le lendemain se passa sans que le bateau mit encore à la voile, et Barny en donna une raison suffisante en déclarant qu'il avait reçu un avertissement en songe, "gloire soit à Dieu!" et que le ciel lui avait donné à comprendre que ce jour-là ne serait pas favorable.

Le lendemain était un vendredi, et Barny n'était pas plus disposé à partir, un jour aussi peu propice qu'aucun autre marin qui pouvait l'éviter.

Le samedi toutefois, il descendit en courant sur le rivage, et sautant à bord, il donna l'ordre de mettre "toutes voiles dehors;" puis, prenant le gouvernail, il tourna la proue du côté de la mer, et bientôt le bateau fendit la plaine azurée avec une rapidité peu ordinaire à une petite embarcation et que ne sauraient comprendre ceux qui n'ont pas vu la rapidité des bateaux pêcheurs de Kinsale.

— Eh bien! voilà que ça va, Barny, dit le pêcheur qui était le second d'O'Reirdon.

— Eh bien! j'espère que te voilà content en fin, dit Barny; on aurait dit que tu n'avais jamais été en mer auparavant, tant tu avais l'air pressé de partir, tout comme un enfant qui veut à toute force son joujou.

— Eh bien! reprit l'autre compagnon de Barny, car il n'y en avait que deux avec lui dans le bateau, je pensais moi-même, comme Jacques, que nous avions perdu là deux belles journées, et que

nous y serions presque maintenant, si nous étions partis depuis trois jours.

— Ne croyez pas cela, dit Barny avec emphase; ne savez-vous pas vous-même qu'il y a des jours où le poisson ne veut pas approcher des filets, et qu'on aurait beau les jeter, on n'attrape rien; quand est-on parti par un mauvais jour? Ne vous ai-je pas dit que j'ai attendu qu'il me fût donné de pouvoir compter sur un jour favorable pour le départ, et je suis sûr que nous y arriverons plutôt que si nous étions partis il y a trois jours; car, sans bonne chance, on n'arrive jamais au terme de son voyage.

— N'en parlons plus maintenant; mais quand espérez-vous arriver?

— Il faut que nous attendions que je puisse dire où est le vent.

Mais vous êtes sûr, Barny, de la route que vous avez suivie?

— Laissez-moi tranquille et ne me faites pas un tas de questions; me croyez-vous donc si stupide, que je prenne la direction d'une chose à laquelle je n'entende rien?

— Je voudrais seulement vous demander dans quelle direction nous allons marcher?

— Vous vous en apercevrez bien quand nous serons arrivés! Ainsi, je vous le répète, laissez-moi tranquille. Je suis là au gouvernail, et c'est sur moi que tout roule. Quand à toi, Jim, sois prêt à pomper et occupe toi de ton affaire; allons, fais attention à cette voile, il faut suivre le vent, mes garçons, et ne rien négliger.

Ces ordres furent exécutés, et le bateau pêcheur passa bientôt sous le vent d'un vaisseau qui avait le premier quitté le port, mais qui ne pouvait pas tenir le vent aussi bien que le bateau, que son genre de construction rendait tout à fait propre à sa destination, celle de bateau pêcheur et pilote.

II

Nous avons dit qu'un vaisseau avait quitté le port avant que le bateau eût mis à la voile, et il convient maintenant d'apprendre au lecteur que Barny était parvenu à savoir du "grand matelot"

que ce vaisseau, alors dans le port de Kinsale, était en partance précisément pour le lieu auquel Barny voulait se rendre.

Barny eut bientôt combiné son plan; il n'avait plus maintenant qu'une chose à faire, guetter le moment où le vaisseau mettrait à la voile et le suivre.

Il y avait là tout un nouveau mode de navigation dont Barny avait fait la découverte.

Les étoiles, dont la mystérieuse lumière perceait les sombres voiles et animait le silence lugubre de la nuit, ont été les premiers guides qui ont enlevé le courage des marins de l'antiquité, parce que c'étaient des guides *visibles*. Depuis lors, le matelot, enhardi par la science, se fit en une action *invisible* de la nature, et compte sur un petit morceau de fer qui se tourne vers le nord. C'est là une des merveilles de la science; mais que n'admirerait la simplicité de la théorie d'Haridon? Suivre un vaisseau qui se rend là où il va lui-même, n'est-ce point la navigation mise à la portée de tout le monde?

Barny, comme beaucoup de grands hommes avant lui, ne semblait pas se rendre compte du mérite de sa propre invention, car il n'en dit rien à ses compagnons; il leur laissa croire tout simplement qu'il suivait la route battue, et il ne montra par l'ambition de la gloire.

Il se tint donc sous le vent du vaisseau, par lequel il se laissa dépasser, ne voulant pas être deviné par l'équipage de ce vaisseau; car Barny, comme tous ceux qui ont leur idée et qui croient que tout le monde s'occupe d'eux, craignait qu'on ne pénétrât ses motifs.

Toute cette journée, il suivit la même route que le vaisseau; se tenant toutefois à une distance respectueuse, de peur comme il se le disait à lui-même, "de l'importuner," en le suivant de trop près; mais, quand la nuit vint Barny se rapprocha du grand navire, qu'il ne voulait pas perdre de vue dans les ténèbres. Le point du jour retrouva le vaisseau et le bateau pêcheur dans le même sillage; et les choses se passèrent ainsi pendant quatre jours sans que l'on

aperçut la terre depuis que nos pêcheurs l'avaient quittée, quoique le tems fût clair et favorable.

— Par ma foi, se dit Barny en lui-même, il faut que le canal soit bien large en cet endroit (1), et je m'étonne que nous ne touchions pas maintenant à la côte, ou c'est peut-être, plus loin que je n'aurais cru.

Les compagnons de Barny commencèrent aussi à le questionner sur le même sujet; mais à leurs questions il opposa un calme imperturbable, et répondit que ce qu'il y avait de mieux à faire était de rester toujours bien au large.

Au bout de deux jours cependant il commença à faire beaucoup plus chaud, et Barny ainsi que ses compagnons ne manquèrent pas de remarquer que c'était la plus belle saison, Dieu en fût béni! qu'on eût vu depuis longues années et que les blés seraient in-

Au bout d'une semaine cependant, le vaisseau dont Barny avait suivi fidèlement la course parut se diriger vers le bateau pêcheur, et Barny commença à se demander ce que le vaisseau pouvait avoir à lui dire, et prépara d'avance les réponses qu'il ferait aux questions que lui seraient adressées. Il fut bientôt tiré d'embarras et hélé avec l'ordre de rester sous le vent, tandis que le capitaine, du haut de l'arrière, demanda à Barny où il allait.

— Ma foi, je vais à mes affaires, dit Barny.

— Mais où? dit le capitaine.

— Eh! mon Dieu! dit Barny, qu'importe où va un pauvre homme comme moi?

— Seulement je suis curieux de savoir pourquoi, depuis une semaine, vous suivez mon vaisseau?

— J'ai suivi votre vaisseau! Comment! de par le diable, vous croyez que je vous suis?

— Cela y ressemble beaucoup, dit le capitaine.

Est-ce que deux personnes n'ont jamais suivi la même route?

— Je ne dis pas le contraire, mais il

y a une grande différence entre un vaisseau de sept cent tonneaux et un bateau pêcheur.

— Oh! quand à cela, dit Barny, cela importe peu; la même route sert à un carrosse à quatre chevaux et à une brouette, à un chaudronnier ambulante et à un lord.

— C'est très-vrai, dit le capitaine, mais ce n'est pas le même cas Paddy, et je ne puis, diable! m'expliquer ce qui vous amène ici.

— Et qui vous demande d'y comprendre quelque chose? répondit Barny avec une certaine brusquerie.

— Le diable si je puis deviner ce que vous avez en tête, mon garçon! dit le capitaine, et si j'ai une idée, c'est que vous ne savez pas vous-même où vous aller.

— Oh! vraiment? dit Barny en affectant de rire.

— Si vous le savez, pourquoi ne le dites-vous pas? reprit le capitaine.

— Est-ce que vous ne savez pas, capitaine, que les vaisseaux ont quelquefois des ordres secrets, des plis cachetés? dit Barny, s'efforçant de tourner la chose en plaisanterie.

Il y eut un éclat de rire général sur le vaisseau à l'idée d'un bateau pêcheur parti avec des secrets; car le pont du vaisseau était couvert en ce moment d'une foule de matelots dont les regards étonnés contemplaient Barny et son bateau.

— J'ai toujours remarqué que les sots riaient de peu de chose, dit sentencieusement Barny.

— Prenez garde, mon garçon d'être avant peu le dindon de la farce. Tout malin que vous vous croyez, je suppose que vous êtes en train de faire une grosse sottise. Au diable votre entêtement! ne pouvez-vous me dire ce qui vous amène ici?

— Est-ce que par hasard l'Océan appartiendrait à Votre Honneur? Morbleu! j'ai autant de droits que vous d'être ici, quoique je n'aie pas un aussi grand vaisseau ni un si bel habit. Ce n'est pas au vaisseau qu'on juge le marin, c'est au coup d'œil; ce n'est pas à l'habit qu'on juge l'homme, c'est au cœur.

— Très-bien! dit le capitaine; je

(1) Le canal de Saint-George.

« Vous, bien qu'il est inutile de vous parler. Eh bien, que le diable vous emporte ! »

Il donna des ordres, et le vaisseau s'éloigna à l'instant, laissant Barny indigné et ses compagnons tout surpris.

— Et pourquoi n'avez-vous pas voulu lui dire où nous allons ? s'écrièrent-ils.

— Ne voyez-vous pas, reprit Barny dont le but était maintenant de leur faire prendre le change, ne voyez-vous pas qu'ils peuvent se rendre au même endroit que nous, qu'ils peuvent avoir, comme nous, une cargaison de *scalpeens*, et qu'ils ont intérêt à arriver avant nous ?

— C'est vrai, Barny, reprirent ses compagnons. Diable ! vous avez raison.

Et leur curiosité était satisfaite, cette journée se passa comme la précédente à suivre le vaisseau.

Mais, à l'about de quatre jours nouveaux, les provisions du bateau commencèrent à manquer, et ils furent forcés, pour se nourrir, d'avoir recours aux *scalpeens*. Barny, inquiet à sérieusement de la longueur du voyage, et, sous le coup de ses propres alarmes comme de celles de ses compagnons, il profita du vent qui était favorable pour se rapprocher encore du vaisseau et demander un entretien avec le capitaine.

Celui-ci, apprenant que le bateau pêcheur était sous le vent, monta sur le pont, et, dès qu'il parut, Barny lui cria :

— Eh bien, donc, cher capitaine, espérez-vous y être bientôt ?

— Où ? dit le capitaine.

— Oh ! vous le savez si bien, dit Barny.

— Je crois que je fais bien de le savoir, dit le capitaine.

— C'est vrai, Votre Honneur à raison, dit Barny du ton le plus insinuant ; mais, mon capitaine, quand serez-vous à la fin de votre voyage ?

— (Mais, environ dans) trois mois, dit le capitaine.

— Oh ! sainte mère ! s'écria Barny, trois mois ! — Mais vous plaisantez, cher capitaine, et vous voulez me faire peur.

— Et pourquoi chercherais-je à vous

effrayer ? dit le capitaine.

— C'est que, voyez-vous, Votre Honneur, j'ai appris que vous alliez là, et comme je voulais y aller aussi, j'ai cru que je ne pouvais mieux faire que de suivre un monsieur comme vous, ce qui m'éviterait la peine de chercher ma route.

— Et où croyez-vous que j'aille ? dit le capitaine.

— Eh ! reprit Barny, n'est-ce pas à Fingal (1) ?

— Non, dit le capitaine, c'est au *Bengale*.

— Mon Dieu ! dit Barny, qu'est-ce que je vais devenir ?

III

RETOUR DE BARNY

Le capitaine fit donc venir Barny à bord pour s'entretenir avec lui d'une des aventures les plus extraordinaires dont il eût jamais été témoin.

Il fallait que le capitaine fût bien peu au fait du caractère irlandais pour éprouver tant de surprise.

Barny se présenta devant le capitaine. Questions, réponses furent échangées entre celui-ci et Barny, qui, au milieu de cette espèce d'interrogatoire, frappait du pied, se livrait aux gestes les plus excentriques, et exhalait son désespoir en anathèmes qu'il déversait sur la tête du « grand matelot ».

— Oh ! ma malédiction sur toi, vieux brigand, s'écriait-il, qui m'as mis dans la nasse ! Je croyais que tu parlais de *Fingal*, et maintenant j'apprends que c'est *Bengale* que tu disais. Oh ! que le diable soit de la navigation. Et pourquoi t'ai-je jamais fréquenté ! Et maudit soit O'Sullivan ; pourquoi l'ai-je jamais rencontré ! Pourquoi me suis-je jamais trouvé sur ton chemin, vilain drôle, pour que tu aies mis de pareilles idées dans mon cerveau ! Et c'est donc à *Bengale* et non pas à *Fingal* que vous allez, capitaine ?

— Oui, vraiment, *Paddy*.

— Et puis-je vous demander, capitaine, *Bengale* est bien plus loin que

(1) Port d'Irlande

Fingal ?

— Un peu Paddy.

— Eh! mon Dieu, mon Dieu! comment sortirai-je jamais de là? s'écria Paddy d'un ton de désespoir.

— En retournant le plus vite que vous pourrez d'où vous êtes venu.

— Retourner? O Reine du ciel! mais comment y retournerai-je jamais? dit Barny désespéré.

— Alors vous ne savez pas votre chemin?

— Oh! je ne le savais bien tant que Votre Honneur était devant moi.

— Mais vous ne le savez pas pour vous en retourner?

— Mais pas tout à fait Votre Honneur.

— Est-ce que vous ne savez pas diriger le gouvernail?

— Oh! dans tout Kinsale il n'y a pas de marin qui le fasse mieux manœuvrer, dit Barny avec sa vantardise ordinaire.

— Allons, c'est quelque chose, dit le capitaine. Et vous avez un compas, sans doute, et vous savez vous en servir?

— Un compas! eh! sans doute, et je n'en ai pas un seulement, mais une paire de compas que mon frère le charpentier m'a laissée comme souvenir quand il a quitté l'endroit; mais ils ne sont pas en bien bon état, parce que les enfants les ont abimés en s'amusant à faire des trous dans le plancher.

— Que diable dites-vous, là! reprit le capitaine.

— Est-ce que Votre Honneur ne parlait pas du compas?

— Comment! reprit le capitaine, vous êtes assez ignorant pour ne pas savoir ce que c'est que le compas de mer? Connaissez-vous au moins les points cardinaux?

— Les cardinaux! croyez bien que j'ai pour eux le plus grand respect. Les cardinaux! Votre Honneur pense bien qu'un bon catholique sait qu'ils appartiennent au pape!

— Mais, triple ignorant que vous êtes, dit le capitaine avec rage, il y aurait de quoi faire perdre patience au pape, aux cardinaux et à toutes les vertus cardinales, rien qu'à vous entendre! Connais-

sez-vous les quatre directions dans lesquelles le vent souffle?

— Par ma foi, je les connais et d'autres encore.

— C'est bien, tenons-nous-en aux quatre. Vous êtes sûr que vous les connaissez?

— Il serait, ma foi, bien extraordinaire qu'un marin ne connût pas le vent, d'une manière ou d'une autre. Mais, cher capitaine, il faut que vous me preniez pour un niais, pour croire que je connais rien au vent. J'y connais au moins autant qu'un cochon.

— Je suis tenté de le croire, dit en riant le capitaine.

— Oh! vous pouvez rire s'il vous plaît, et je vois que, tout éduqué que vous êtes, vous en savez moins sur le vent que les cochons.

— Eh bien! que voulez-vous dire par là?

— Eh bien, monsieur, savez-vous qu'un cochon se connaît au vent?

— Ma foi, c'est la première nouvelle.

— Eh bien, capitaine, il s'y connaît et pourquoi personne s'y connaîtrait-il davantage?

— En ce cas, si vous avez un cochon à bord, je vous conseille de prendre son avis.

— Un cochon! je n'ai pas même un morceau de lard, Votre Honneur; mais peut-être Votre Honneur n'a jamais vu un cochon le grouin en l'air et courant comme en fou dans un orage?

— Eh bien; après?

— Eh bien, monsieur, c'est quand il voit venir le vent.

(A continuer.)

VARIETES.

M. X., ayant à se plaindre de la nourrice de ses enfants, lui faisait des reproches. La nourrice se met à rire.

— Nourrice, nous vous avons pris pour nourrir notre enfant et non pour nous rire au nez.

L'impôt sur les chiens a porté une atteinte profonde à l'industrie des tondeurs de chiens.

Le caniche se fait rare sur la place ; aussi est-il avidement recherché par les perruquiers-coiffeurs du Pont-Neuf.

Un monsieur suivi d'un caniche à tous crins passait et repassait devant le statue de Henri IV.

— Belle bête ! fit un tondeur.

— Superbe ! répondit le monsieur.

— Mais il serait infiniment mieux tondu.

— C'est évident.

— Vous allez voir ça, c'est l'affaire d'un moment.

— Soit.

Le tondeur empoigne le caniche, lui lie les quatre pattes et se met en devoir de le raser. Le monsieur paraît suivre avec intérêt les différentes phases de l'opération.

— Voyez-vous comme le gaillard commence à devenir gentil ! dit l'industriel entre deux coups de ciseaux.

— En effet.

Nous allons lui faire deux jolies paires de manchettes, n'est-ce pas ?

— Oui, elles rendront les pattes plus élégantes.

— Maintenant nous allons passer aux moustaches : rien ne donne au caniche un air guerrier comme les moustaches.

— C'est aussi mon avis.

— Me conseillez-vous de les tailler en croc ou simplement tombantes ?

— Peuh ! en croc, c'est un peu manière ; mais on les porte comme cela aujourd'hui.

La lèvre supérieure du chien ayant été agrémentée, on tint conseil sur la façon plus ou moins heureuse de terminer la toilette en donnant à la queue toute l'expression possible.

— Je vous assure, monsieur, qu'un bouquet de poils au bout est ce qu'il y a de mieux porté pour l'instant.

— Ce n'est pas mon avis, le bouquet manque de distinction. Il faudrait quelque chose de moins connu.

— Nous pourrions le tondre complètement ?

— Ce serait bien maigre.

— Si nous lui laissions deux ou trois anneaux ?

— Cela tomberait dans l'afféterie.

— Vous voyez bien, il faut en revenir au bouquet.

— Non, jamais je ne vous conseillerai le bouquet.

— Laissez-moi faire, vous verrez.

— Ce paquet de poils au bout de la queue m'a toujours déplu.

— Enfin, avez-vous une idée ?

— Non, je ne trouve rien.

— Croyez-moi, j'ai de l'expérience, il y a que le bouquet.

— Après tout, cela m'est égal... le chien n'est pas à moi.

Et le monsieur s'en alla le tondeur en possession du caniche parfaitement tondu, sauf la queue, qui dut se contenter de ses agréments personnels.

DANS UN SALON.

UN GROS MONSIEUR. — Ainsi jeune homme, vous arrivez de Paris ?

— Oui.

— Êtes-vous allé au Grand Opéra ?

— Souvent.

— Alors vous avez vu nos célèbres compositeurs. Auber, Halévy, Rossini.

— Mais oui.

— Qui sait ? Vous avez peut-être causé avec eux ?

— Deux ou trois fois.

— Eh bien ! vous avez dû joliment les embêter ! (*Hilarité générale dans l'assistance.*)

— Les embêter ? Pas tant que vous.

Comment ça ?

— Dame !... je les écoutais, moi. Vous, vous auriez voulu parler.

Un officier gascon étant à l'armée, en quittant un de ses camarades, lui dit assez haut et d'un ton important :

— Je vais dîner chez Villars.

Le maréchal de Villars, qui se trouvait derrière cet officier, lui dit avec bonté :

— A cause de mon rang de général,

et non à cause de mon mérite, dites : M. de Villars.

L. Gascon lui répondit, sans paraître étonné :

— Cadédis ! on ne dit pas monsieur César.

Des députés de Bretagne, soupèrent chez M. de Choiseul ; un d'eux, d'une mine très grave, ne dit pas un mot. Le duc de Grammont, qui avait été frappé de sa figure, dit au chevalier de Court, colonel des Suisses :

— Je voudrais bien savoir de quelle couleur sont les paroles de cet homme.

Le chevalier lui adressa la parole :

— Monsieur, de quelle ville êtes vous ?

— De Saint-Malo.

— De Saint-Malo ! Par quelle bizarrerie la ville est-elle gardée par des chiens ?

— Quelle bizarrerie y a-t-il là ? répondit le grave personnage ; le roi est bien gardé par des Suisses.

Un de nos amis qui occupe un appartement au rez-de-chaussée, dans une cour rarement visitée par le soleil, a été prévenu que son loyer était augmenté de huit cent francs par an.

Son premier soin a été de donner congé.

Son deuxième soin a été de se procurer un champignon qu'il a planté dans son salon, entre deux feuilles du parquet.

Quelqu'un vient-il visiter l'appartement, notre ami fait les honneurs du logis avec beaucoup de bonne grâce et d'empressement.

Tout à coup il interpelle sa bonne, et montrant le champignon :

— Marguerite, qu'est-ce que j'aperçois là ?

— Monsieur c'est un champignon.

— Hier je vous ai donné l'ordre de l'arracher,

— Je vous ai obéi, monsieur ; c'est un autre qui a poussé cette nuit.

Le futur locataire s'enfuit et court encore.

La scène se passe dans une loge de concierge.

Entre un monsieur à cheveux blancs, qui demande le prix d'un appartement à louer.

— Douze cent francs ? répond le portier en jetant sur le questionneur un regard de commissionnaire au mont de piété.

— Douze cent francs ! Et combien de pièces ?

— Oh ! ce n'est pas la peine de vous le dire, cela ne peut vous convenir.

— Qu'en savez-vous ?

— Ce que j'en sais... ce que j'en sais... Tenez, là, franchement, entre nous, vous avez passé la soixantaine, pas vrai ?

— De cinq ans... après ?

— Après... après... eh bien ! le propriétaire n'aime pas les enterrements, voilà !

Un ami de M. Eugène Delacroix se fait conduire chez cet artiste. Il se trompe de porte.

— Où allez-vous ? lui crie le concierge,

Chez M. Delacroix.

— Connais pas. Qu'est-ce qu'il fuit ce monsieur-là ?

— C'est un peintre.

— Nous n'avons pas d'ouvriers dans la maison, riposte le portier avec un dédain superbe.

Un ami rend visite à un propriétaire qui lui fait boire du vin de ses vignes.

Le malheureux pousse un hurlement de douleur.

Il croit avoir avalé du vitriol.

Le propriétaire cherche à s'excuser.

— Il est un peu vert, mais c'est du

vin de l'année, mais celle-ci est
— Bigre, tu es modeste, c'est même
du vin de l'année prochaine!

Deux petites filles se promenaient dans
la campagne.

Au milieu d'un pré passent deux va-
ches, une blanche et une noire.

— Tiens, dit l'une des deux petites à
sa camarade, tu vois ces deux vaches?

— Oui!

— Eh bien, c'est la vache blanche
qui donne le lait et la vache noire qui
donne le café!

LE FEUILLETON

LE FEUILLETON

Paraissant le 1er et le 15 de chaque
mois. Prix de l'abonnement: un an \$1
un numéro 5 centimes.

Les personnes qui désirent souscrire
peuvent le faire en adressant le montant
de leur abonnement franco à M. J. B.
Bourdeau, Imprimeur-Gérant, Bureau
de Poste, Montréal, ou aux Messieurs
suivants, qui sont autorisés à recevoir
les abonnements: —

MONTREAL.

Z. Chapeleau, Libraire, Rue Notre-
Dame.

J. B. Rolland et fils, Libraires, Rue
St. Vincent.

Beauchemin et Valois, Libraires,
Rue St. Paul.

Charles Payette, Libraire, Rue St.
Paul.

F. Pigeon, Libraire, Carré Cha-
boillez.

W. Dalton, coin des rues Craig et
St. Laurent.

QUEBEC.

T. E. Roy, 8 Rue St. Joachim,
Haute-Ville.

Garant et Trudel, Libraire, 12 Rue
de la Fabrique, Haute-Ville.

Léger-Brousseau, Libraire, 7 Rue
Buade, Haute-Ville.

J. N. Duquette, Libraire, 28 Rue
Buade, Haute-Ville.

Hardy et Marcotte, Libraires, 4
Rue Notre-Dame, Basse-Ville.

J. A. Langlais, Libraire, Rue St.
Joseph, faubourg St. Roch.

OTTAWA.

L. J. Cazault, Bibliothèque du
Parlement.

St. H. VACINTE, M. Kéroack, Libraire.

POINTE-LEVIS, Léon Roy, N. P.

JOLIETTE, L. A. Dérome.

TROIS-RIVIERES, Chs. Royer.

LAPRAIRIE, Adolphe Beauvais, N. P.

BEAUHARNOIS, A. de Marlignya.

L'ASSOMPTION, Dr. S. Viger.

YAMACHICHE, Dr. E. Lacerte.

TERREBONNE, Frs. de Sales Prévost.

St. ISIDORE, C. Thérien.

St. JEROME, J. B. Lefebvre-Villemure.

St. ATHANASE, Damase Carreau.

St. JEAN D'IBERVILLE, H. E. Forbes.

SOREL, M. Mathien, N. P.

BERTHIER (EN HAUT), N. Doucet, N. P.

SHERBROOKE, G. E. Rioux, Avocat.

StE. ANNE DE LA POCATIÈRE, Firmin H. Proulx.

J. B. BOURDEAU, IMPRIMEUR-GÉRANT.

